

CHAPITRE XI

LES CRISES PÉRIODIQUES

Crises précapitalistes et crises capitalistes.

La crise économique, c'est l'interruption du processus normal de reproduction. La base humaine et matérielle de la reproduction, la masse de main-d'œuvre productive et la masse d'instruments de travail effectivement employée, se rétrécissent. Il en résulte une baisse de la consommation humaine et une baisse de la consommation productive, c'est-à-dire une diminution du travail vivant et du travail mort à la disposition de la production au cours du cycle suivant. Ainsi, la crise se reproduit elle-même sous forme de spirale. L'interruption du processus normal de reproduction diminue à son tour la base de départ de celui-ci.

Dans les sociétés précapitalistes, les crises se présentent sous la forme de *destruction matérielle* des éléments de la reproduction élargie ou simple, par suite de catastrophes naturelles ou sociales :

« Avant et même pendant le XVIII^e siècle, les récoltes, les guerres, les épidémies, etc. étaient plus importantes, dans le sens absolu et relatif (que les fluctuations des affaires) (1). »

Les guerres, la peste et d'autres épidémies, les inondations, la sécheresse, les tremblements de terre, détruisent les forces productives de la société, les producteurs et les moyens de production. La dépopulation et la famine se déterminent l'une

l'autre et aboutissent à une diminution globale de la production courante et des réserves sociales. Comme l'agriculture est la base de toute reproduction élargie, c'est avant tout une diminution de la production agricole, une diminution du rendement du travail agricole, qui se trouve à l'origine de la crise précapitaliste. Cette diminution provient généralement de facteurs extra-économiques (2). Des causes inhérentes au mode de production — épuisement progressif du sol, sans possibilités d'étendre la culture sur des terres nouvelles; fuite des producteurs devant l'exploitation croissante — peuvent cependant dans certaines conditions remplacer les catastrophes extra-économiques comme causes de ces crises.

Il en va autrement dans la société capitaliste. Ici, la destruction matérielle des éléments de production n'apparaît pas comme la cause mais comme la conséquence de la crise. Ce n'est pas parce qu'il y a moins de travailleurs engagés dans la production qu'il y a crise; c'est parce que la crise éclate qu'il y a moins d'hommes au travail. Ce n'est pas parce que la faim s'installe dans les ménages que le rendement du travail diminue et que la crise éclate; c'est parce que la crise éclate que la faim s'installe dans les ménages.

La crise précapitaliste est une crise de *sous-production de valeurs d'usage*. Elle s'explique par un degré insuffisant de développement de la production, par l'insuffisance de l'échange et du système de transport. Pareille crise, dans une province ou dans un pays, peut coïncider avec des conditions normales de reproduction dans une province ou un pays voisins. Par contre, la crise capitaliste est une crise de *surproduction de valeurs d'échange*. Elle s'explique par l'insuffisance, non de la production ou de la capacité physique de consommation, mais de la *consommation payante*. Une abondance relative de marchandises ne trouve pas son équivalent sur le marché, ne peut pas réaliser sa valeur d'échange, reste invendable et entraîne la ruine de ses propriétaires.

Contrairement à la crise précapitaliste, la crise de l'époque capitaliste présuppose donc l'universalisation de la production de marchandises. Alors que celle-là est par définition locale et

limitée dans l'espace, celle-ci est par définition générale et englobe la plupart des pays réunis dans le système capitaliste de production et d'échange de marchandise (*) :

« Tandis que les crises de l'Ancien Régime apparaissaient comme des phénomènes de pénurie subitement ressentie et que même pendant des millénaires, la notion de crise était liée à la sous-production et à la famine... les crises d'après la Révolution se manifestent toujours, sauf pendant l'évolution des guerres, comme des phénomènes de surabondance, à caractère explosif, c'est-à-dire conduisant eux aussi à de profonds bouleversements sociaux (3). »

Possibilité générale des crises capitalistes.

Ce type nouveau de crise, dit crise de surproduction, semble résulter des caractéristiques mêmes de la marchandise et du développement général de la production de marchandises. La contradiction inhérente à la marchandise, contradiction entre la valeur d'usage et la valeur d'échange, aboutit en effet au *dédoublé de la marchandise en marchandise et en argent*. C'est ce dédoublement qui crée la possibilité générale des crises capitalistes.

Aussi longtemps que la société produit essentiellement des valeurs d'usage, une situation « d'abondance au milieu de la détresse », de masses de valeurs d'usage, détruites alors même que des masses d'hommes sont condamnées à l'indigence, ne peut guère se présenter. L'appropriation directe des valeurs d'usage par les consommateurs empêche pareille coïncidence paradoxale. Mais dès que la production de marchandises se généralise, cette appropriation directe devient impossible. Pour consommer dorénavant une marchandise, il faut posséder l'équivalent de sa valeur d'échange. Pour s'approprier des valeurs d'usage, il faut pouvoir les *acheter*.

(*) Cela ne signifie capitaliste doivent nécessairement se manifester dans tous les pays. L'universalité de la crise capitaliste n'est qu'une dominante, non une règle absolue et mécanique.

Dès lors, des crises de surproduction sont théoriquement possibles. Pour qu'elles se produisent, il suffirait que, pour une raison quelconque, les propriétaires de marchandises ne puissent plus rencontrer des clients qui possèdent suffisamment de capitaux-argent pour réaliser la valeur d'échange de leurs marchandises. Le système du commerce et du crédit tend à surplomber temporairement la séparation de la marchandise et de son équivalent en argent. Mais plus ce pont s'allonge dans le temps et dans l'espace, plus le commerce et le crédit réunissent l'ensemble des pays dans un système commun, plus ils accentuent la contradiction inhérente à la marchandise et à son dédoublement.

Si pendant la circulation des marchandises, *le prix de production de celles-ci se modifie*, notamment par suite de l'introduction de nouveaux procédés de travail, de l'accentuation de la concurrence, de la baisse du taux moyen de profit, une multitude de marchandises ne trouvent plus leur équivalent sur le marché, une multitude de créances ne peuvent plus être couvertes. Il suffit qu'un revenu ne soit pas dépensé aujourd'hui mais demain, pour qu'il ne puisse plus acheter la même quantité de marchandises, si leurs prix ont entre-temps augmenté (4). La contradiction entre la marchandise et l'équivalent en argent qu'elle doit rencontrer sur le marché se développe ainsi en une contradiction entre l'argent, moyen de circulation, et l'argent, moyen de paiement, contradiction qui aboutit à son tour à la contradiction entre l'ensemble du processus de circulation des marchandises et le processus de reproduction.

La loi des débouchés.

L'économie politique vulgaire avait opposé à cette analyse des possibilités théoriques de la surproduction, la notion de la valeur des marchandises égale par définition aux revenus des différentes classes de la société qui participent à titres divers à la production de ces marchandises. Elle en avait déduit que toute production de marchandises est en même temps production de revenus capables d'absorber les marchandises pro-

duites. Ainsi se trouva établie la fameuse « loi des débouchés » injustement appelée « loi de Say », puisque sa découverte n'est pas due à l'économiste français J.-B. Say mais bien à l'économiste anglais James Mill, le père de John Stuart Mill. Cette « loi des débouchés » ne laisse pas de place à une surproduction généralisée; elle permet tout au plus l'existence d'une surproduction partielle, surproduction dans certains secteurs, accompagnante d'une sous-production dans d'autres secteurs, du fait de la mauvaise distribution des « facteurs de production » entre les différents secteurs de l'économie.

L'erreur de la loi des débouchés provient du fait qu'elle néglige le *facteur temps*, c'est-à-dire qu'elle présente un système statique et immuable à la place du système capitaliste dynamique (*). Nous savons déjà que pendant la période qui s'intercale entre la production et la vente, les prix des marchandises peuvent osciller dans les deux sens, créant ainsi soit un reliquat de revenus, soit un reliquat de marchandises sans contre-valeur en argent sur le marché (**).

D'autre part, les revenus distribués pendant un laps de temps ne seront pas nécessairement utilisés pour l'achat de marchandises pendant la même époque; seuls les revenus des salariés qui sont destinés à l'achat de biens de consommation non durables obéissent à cette règle. Il n'en va pas ainsi des revenus capitalistes qui *tendent à être accumulés*, ni de la fraction de la valeur des marchandises qui ne représente pas un revenu mais la contre-valeur du capital constant usé. Il n'y a aucune force qui oblige les capitalistes à investir ces masses d'argent *immédiatement* — c'est-à-dire à les employer tout de suite comme pouvoir d'achat pour acquérir une catégorie déterminée de marchandises. Lorsque les capitalistes n'escomptent pas une augmentation, mais plutôt une chute de leurs profits, ils peuvent fort bien remettre ces dépenses à demain. La thésaurisation des revenus, l'épargne non produc-

(*) Ceci est notamment admis par Guitton (5).

(**) Marx précise qu'il n'y a aucune unité automatique, immédiate, entre production et mise en valeur dans le capitalisme. Cette unité ne résulte que d'un processus et est liée à une série de conditions (6).

tive, peuvent donc créer un reliquat de revenus qui sera parallèle à une surproduction de certaines marchandises (7). Ceci entraîne une première diminution de l'emploi qui peut provoquer une surproduction se généralisant dans tous les secteurs de l'économie, ce qui produira une seconde réduction de l'emploi, et ainsi de suite.

En fait, la « loi des débouchés » n'apparaît valable que :

- a) si l'on supprime tous les problèmes d'investissements;
- b) et tous les problèmes de crédit;
- c) si l'on postule la vente immédiate et au comptant de toutes les marchandises produites,
- d) la stabilité parfaite de la valeur de ces marchandises et
- e) l'absence de toute différence de productivité entre différentes entreprises.

Ces hypothèses reviennent à dire que la production n'est pas une production capitaliste, aiguillonnée par la soif du profit et la concurrence, mais une petite production marchande.

Même dans ce cas, les phénomènes monétaires peuvent briser l'équilibre parfait entre revenus et valeurs de marchandises. La loi des débouchés n'est donc réellement valable que dans la mesure où il s'agit d'une économie naturelle (8). Ainsi, nous rejoignons simplement la thèse établie au début de ce chapitre, selon laquelle une société produisant des valeurs d'usage ne peut connaître de « surproduction ».

La marche cyclique de l'économie capitaliste.

L'augmentation de la composition organique du capital et la chute tendancielle du taux moyen de profit conditionnée par elle, sont des lois de développement générales du mode de production capitaliste. En entraînant une modification périodique du prix de production des marchandises, elles créent la possibilité théorique des crises générales de surproduction si l'on admet un intervalle entre la production et la vente des marchandises. Le mode de production capitaliste acquiert

ainsi ce rythme de développement *inégal, inconstant*, par bonds suivis de temps d'arrêt et de recul, qui le caractérise.

L'introduction de nouvelles machines, de nouveaux procédés de production, ne modifie pas le prix de production de façon imperceptible, au jour le jour. Elle le modifie par chocs, à intervalles plus ou moins réguliers, lorsque la société constate *après coup* que trop de travail social a été dépensé pour la production de marchandises déterminées. Ceci provient, abstraction faite de tout autre facteur, du cycle de rotation du capital fixe, qui englobe toute une succession de cycles de production et de rotation du capital circulant. Keynes affirme :

« Il y a certaines raisons, d'abord la longévité des capitaux durables, combinés avec le rythme normal de leur accumulation, ensuite les coûts de conservation des excédents de stocks, qui expliquent que la période descendante... n'oscille pas par exemple entre 1 et 10 ans, mais qu'elle témoigne d'une certaine régularité (9). »

De nombreux autres auteurs expriment la même opinion, notamment Aftalion, Pigou, Schumpeter, etc (10). Le facteur « intervalle » joue de même en matière agricole. Il y a un écart entre le moment où, sur la base de prix favorables, on décide d'accroître la culture d'un certain produit, et le moment où cette décision provoque effectivement un accroissement de la production (11) (*).

D'autre part, une certaine période doit s'écouler avant que le marché ne puisse réagir devant l'introduction de nouveaux procédés de production, c'est-à-dire avant qu'on ne puisse déterminer si ces procédés continuent à rapporter à leurs initiateurs des surprofits, ou s'ils aboutissent au contraire à un abaissement général des prix de production. Cette période est précisément celle pendant laquelle le dédoublement de la marchandise en marchandise et argent *se tend* au maximum, ce qui aboutit au krach inévitable.

La production capitaliste est une production pour le profit.

(*) Il en résulte un phénomène de fluctuations cycliques inévitables, appelé « effet de la toile d'araignée » (*cobweb theorem*).

Les oscillations du taux moyen de profit sont les critères décisifs de l'état concret de l'économie capitaliste (*) La tendance à long terme du taux moyen de profit est la tendance à la baisse. Mais celle-ci ne s'effectue pas de façon rectiligne. Elle ne s'impose qu'à travers des ajustements et des hausses périodiques, dans un mouvement *cyclique* dont l'origine initiale vient d'être indiquée. Ce mouvement cyclique peut être caractérisé sommairement dans ses phases principales par le mouvement du taux moyen de profit :

a) *Reprise économique* : Une partie de la capacité de production n'ayant plus été utilisée pendant une certaine période. les stocks accumulés précédemment ont été liquidés et la demande de marchandises dépasse de nouveau l'offre. Les prix et les profits commencent à se relever. Une partie des usines fermées se rouvrent pour la même raison, ce qui incite également les capitalistes à accroître leurs investissements. Car une demande supérieure à l'offre, cela signifie que *moins* de travail social est cristallisé dans les marchandises présentes sur le marché, qu'il n'en est socialement nécessaire. Ceci implique que la valeur totale de ces marchandises trouve facilement son équivalent sur le marché. Les usines qui travaillent à un niveau de productivité au-dessus de la moyenne réaliseront un surprofit

(*) Un grand nombre d'auteurs admettent cette thèse comme allant de soi, notamment Aftalion, W. C. Mitchell, Keynes, Schumpeter, Hansen, Guitton (12).

Cependant Haberler, dans son ouvrage, par ailleurs si lucide, sur les cycles économiques, écrit l'énormité suivante pour rester fidèle au vocabulaire de l'école marginaliste : « Les variations des profits (ou des pertes) sont souvent considérées comme le baromètre des cycles économiques. Cependant, il ne semble justifié de mettre ce facteur sur le même rang que les trois critères fondamentaux qui viennent d'être mentionnés. Le terme « profit » est vague et ambigu (!)... C'est une combinaison d'intérêts, de loyers, de bénéfices de monopoles, etc. Les profits au sens doctrinal (!) font partie du revenu national et sont inclus à ce titre dans le « revenu réel ». L'absence de profit (ou de pertes) au sens strict du terme est l'essence même de l'équilibre parfait (!) du système économique (13). » Gageons que chaque *businessman* expliquera à M. von Haberler que sa « doctrine » est en conflit avec la réalité... Notons en outre que Gayer, Rostow et Schwartz (14) ont confirmé empiriquement que la marche cyclique de l'industrie textile coïncide dans la première partie du XIX^e siècle avec des fluctuations cycliques du taux de profit.

important ; les entreprises moins productives (qui subsisteraient encore après la crise), réaliseront le profit moyen. Le temps de circulation des marchandises se réduit, la plupart des entreprises se mettant à produire sur commande. L'écart entre le moment d'achat et le moment de paiement des marchandises est très court (*).

b) *Boom et prospérité* : Tous les capitaux disponibles affluent vers la production et le commerce, afin de profiter du relèvement du taux moyen de profit (**). Les investissements s'accroissent rapidement. Pendant toute une période, la création d'entreprises nouvelles et la modernisation des entreprises existantes est la source essentielle de l'expansion générale de l'activité économique : « l'industrie est la meilleure cliente de l'industrie. » Les entreprises nouvellement créées élèvent le niveau moyen de productivité en dépassant largement l'ancienne moyenne. Mais aussi longtemps que la demande dépasse l'offre, les prix continuent à monter et le taux moyen de profit se maintient à un niveau élevé. Les entreprises les plus modernes

(*) Nous faisons abstraction pour le moment de facteurs multiples qui interviennent dans le mouvement cyclique, et que nous traiterons plus loin. Il importe avant tout de comprendre le mécanisme *fondamental* du taux de profit, qui est à la base du mouvement cyclique.

(**) Il n'est donc pas erroné de parler, comme le font Aftalion et Pigou, d'« erreurs d'entrepreneurs trop optimistes ». Encore faut-il comprendre qu'il s'agit d'« erreurs » (de surinvestissement) du point de vue *social* ; car du point de vue de l'entrepreneur *privé*, il est logique de chercher à augmenter au maximum la production et la vente *au moment où le profit est le plus élevé*. Chacun espère qu'il résistera au krach qui suivra, que celui-ci ne touchera que le voisin. En fait, les nouvelles installations les plus modernes, ne sont-elles pas celles qui résistent le mieux à la crise ? « Le mal ne semble pas tellement résider dans le fait que les hommes d'affaires se méprennent sur leurs intérêts... que dans le fait que c'est justement en protégeant leurs véritables intérêts qu'ils produisent le cycle, aussi longtemps qu'ils agissent en hommes d'affaires individuels ou en représentants d'intérêts d'affaires individuels (15). »

Nathalia Moszkowska ne comprend pas la concordance périodique de ces « erreurs de jugement ». Pourquoi tout le monde commet-il des erreurs du même genre ? (16). Peut-être parce que chaque entrepreneur est obligé par la concurrence de rechercher le maximum de profits ? N'est-ce pas une illustration éclatante de la contradiction entre le caractère *social* de la production et le caractère *privé* de l'appropriation (la recherche du profit privé) sous le capitalisme ?

réalisent des surprofits considérables, ce qui stimule les investissements nouveaux et développe le crédit, la spéculation, etc.

c) *Surproduction et krach* : Au fur et à mesure que les investissements nouvellement réalisés accroissent de plus en plus la capacité de production globale de la société, et donc la masse de marchandises jetées sur le marché, les rapports entre l'offre et la demande se modifient, d'abord imperceptiblement, puis de façon de plus en plus nette. Il apparaît maintenant qu'une partie des marchandises produites dans les conditions de productivité les moins favorables, contiennent en fait du temps de travail *gaspillé* du point de vue social. Ces marchandises sont devenues invendables à leur prix de production. Pendant une certaine période, les usines qui se trouvent dans ces conditions défavorables continuent cependant à produire — *c'est-à-dire à gaspiller du temps de travail social* — grâce à l'expansion du système de crédit, ce qui se traduit par l'accumulation de stocks, par la prolongation du temps de circulation des marchandises, par l'extension de l'écart entre l'offre et la demande, etc. A un certain moment, cet écart ne peut plus être surplombé par le crédit. Les prix et les profits s'effondrent. De nombreux capitalistes sont ruinés; les entreprises qui travaillent veau de productivité trop bas (17) doivent fermer leurs portes.

d) *Crise et dépression* : La chute des prix signifie que la production ne reste rentable que pour les entreprises qui travaillent dans les conditions de productivité les plus favorables. Les firmes qui réalisèrent auparavant des surprofits se contentent maintenant de réaliser le profit moyen. En fait, un nouveau niveau de profit moyen s'établit ainsi, correspondant à la nouvelle composition organique du capital. Mais en même temps la crise, par la banqueroute et la fermeture de nombreuses usines, signifie la destruction d'une masse de machines, de capitaux fixes. Par la chute des prix, les capitaux sont également dévalorisés comme valeurs d'échange. La valeur totale du capital social se réduit. La masse inférieure de capitaux qui résulte de cette destruction sera plus facilement mise en valeur. Elle sera placée dans des conditions qui permettent, au moment de la

reprise économique, une nouvelle élévation du taux moyen de profit.

Le mouvement cyclique du capital n'est donc rien d'autre que le mécanisme à travers lequel se réalise la chute tendancielle du taux moyen de profit. Il constitue en même temps la réaction du système contre cette chute, par la dévalorisation du capital dans les crises. Les crises permettent d'adapter périodiquement la quantité de travail effectivement dépensée dans la production des marchandises à la quantité de travail socialement nécessaire, la valeur individuelle des marchandises à la valeur déterminée socialement, la plus-value contenue dans ces marchandises au taux moyen de profit. Parce que la production capitaliste n'est pas une production consciemment planifiée et organisée, ces ajustements se produisent non pas *a priori* mais *a posteriori*. Pour cette raison, ils nécessitent des secousses violentes, la destruction de milliers d'existences et de masses énormes de valeurs et de richesses créées.

La logique interne du cycle capitaliste.

La contradiction entre la valeur d'usage et la valeur d'échange; la contradiction entre la marchandise et son équivalent en argent, ne créent que la *possibilité générale* des crises de surproduction capitalistes. Elles n'expliquent pas encore pourquoi, ni dans quelles conditions concrètes, ces crises se succèdent périodiquement. Les oscillations du taux de profit dévoilent le mécanisme intime du cycle économique. Elles en expliquent le sens général en tant que rajustement périodique des conditions d'équilibre de la reproduction capitaliste. Mais elles ne dévoilent pas les « causes concrètes » des crises. On peut distinguer ces facteurs des causes des crises proprement dites en opposant, dans la tradition de la logique aristotélicienne, comme le fait l'économiste G. von Haberler, les causes *sine qua non* — sans lesquelles il n'y aurait pas de crises — des causes *per quam* — qui expliquent les raisons immédiates pour lesquelles les crises éclatent. L'analyse de ces dernières exige